

Daniel, l'enfant  
à la vie miraculeuse



**Guy Aurélie Biantsissila**

**Daniel, l'enfant  
à la vie miraculeuse**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12501-5

*Au plaisir de ma sœur Eve, à qui je donne un  
conseil de continuer à bien veiller sur ses enfants,  
c'est une mine de richesse pour un parent  
responsable*



# Introduction

Ce livre fait part d'un enfant de onze ans vivant dans un pays d'Afrique, abandonné par son père, celui-ci va brusquement perdre sa mère et ensuite sera élevé par sa grand-mère, mais celle-ci sera heurtée un matin par un véhicule invisible alors qu'elle s'en allait chercher le pain venant de la ville, puis qu'elle vivait en campagne.

Le jeune garçon va se retrouver seul dans le village sans aide ni aucune assistance, dans ce désarroi et le rejet, il sera recueilli par un généreux monsieur du village mais cela ne durera que pour peu de temps, l'adolescent va être emballé pour une aventure jusqu'à se retrouver en ville où la mélancolie et le destin vont s'entrecroiser. L'adolescent devenu un jeune sera en face d'une sorte de grimoire qui va miraculeusement contribuer à auréoler sa vie, ainsi il se retrouve sur un chemin, où il devient patron de ses détracteurs et son père à un âge très avancé, qui d'ailleurs ne le reconnaîtra plus.



# Chapitre I

Je m'appelle Daniel, mais les amis et les gens pour la plupart préfèrent me surnommer Dany. J'ai onze ans, j'ai vécu dans un petit village d'un coin très reculé d'Afrique. Je n'ai pas été scolarisé, j'ai de la peine à retenir même le nom de mon village encore moins du reste et même de mon pays. Vous êtes priés de m'en excuser, c'est ça aussi un enfant d'Afrique.

J'ai été élevé à la culture africaine, nourrit des fruits sauvages couramment appelés Tondolo, Malombo, tout de même exposé à un dessein insignifiant, qui me met en peine tel que je mène une vie d'enfant sans espoir en proie aux dangers et aux combats farouches.

Mon père s'appelle Daniel Ndema, son nom dans langue maternelle signifie « l'ordre ou les ordres » c'est ce que ma défunte mère m'a dit à son sujet, c'est-à-dire un donneur d'ordre ou dictateur avéré. Je n'ai pas eu le temps de profiter ou de me promener avec lui comme tout bon garçon avec son père.

Ma mère qui m'a quitté très tôt suite aux chagrins d'amour imposés de toutes les parts, alors que j'étais à peine âgé de cinq ans, m'a dit que mon père

était un ivrogne, pire obsédé sexuel qui ne pouvait se contenter d'une seule femme.

Il était réputé en grand passionné de faux amours, il sortait tôt et rentrait tard avec le parfum de la boisson indigène, louingouila, un vin extrait de la canne à sucre. Mais dès qu'il revenait à la maison, dans toute la brutalité il voulait de tout en même temps : le sexe, l'amour, les câlins et la bouffe ; et lorsqu'il n'était pas satisfait il se mettait à battre ma mère sans cesse.

Je n'en dis pas trop à ce sujet, car je ne me souviens qu'à peine que de quelques histoires. Cependant, il est remarqué que lorsqu'il rentrait de ses courses c'était de l'embrouille, tout le monde dans le village savait qu'il était là. Entretemps, par motif de conscience, lorsqu'il s'apercevait que les gens suivaient ses mouvements, il faisait semblant d'être un bon conjoint, en ce moment son ton était apaisant et pouvait parler en une personne responsable.

– Chérie Adé, lire Adeline es-tu là ?

Ma mère toujours et toute tendre, qui voulait tout dissimuler en douceur, répondait aisément :

– Je suis là mon chérie

Ainsi toute la conversation s'arrêtait presque là. Car le baron suivant son estime, avait instauré un climat morose tel qu'il n'avait presque pas de dialogue franc et sincère avec ma mère ; en dehors de quelques instants où il désirait sa femme et des mouvements où il voulait peut-être manger.

## Chapitre II

Ma mère avait de la peine et vivait suffisamment dans le stress et l'angoisse. Car, quand la folie emportait mon père pour son ivrognerie, il se permettait de venir avec ses nombreuses copines à la maison, ma mère et moi étions obligés de leur céder le lit pour son plaisir égoïste.

A fleur d'âge ne sachant presque rien de la vie, ma mère que l'angoisse rongait dans le silence me parlait en ces termes :

– Mon fils, mon unique enfant, je prie Dieu de te garder, de t'épargner du danger et d'avoir la chance de réussir dans la vie. Je sais, je crois que le ciel te sera généreux.

Par moment je lui demandais, chère maman pourquoi souvent aimes-tu me parler en pleurant ? Voici sa réponse :

– Fils, mon enfant un jour tu comprendras la douleur d'une trahison d'amour, tu finiras par avoir une réponse à chacune de mes larmes et chacune de mes larmes entonnera un hymne qui résonnera en toi, afin de ne pas emprunter la même voie que ton père.

En effet, pour ma mère Adeline vivait une dure épreuve, d'un côté pour le sentiment de rejet, mais de l'autre par le fait de me savoir encore être un enfant, ignorant de tout et porté vers une autre dimension de vie, pour me mettre comme un intermédiaire entre mes deux parents.

Mon père avait plusieurs frères, lui aussi il était rejeté, mais à son sujet pour son état d'ivrognerie. Quant à ma mère, elle était née seule comme moi, elle prétendait avoir deux demi-sœurs, seulement les deux ne voulaient pas d'elle du fait qu'elle était issue d'un père pauvre.

En ce moment trop de chocs s'entremêlaient autour de la vie de ma mère, à cause de tout cela, elle commençait à développer un ulcère qui la rongea désormais, faute d'argent et d'assistance évidente, ainsi sentant aussi sa fin approchée, elle me confia à la grand-mère et faute d'argent elle ne put tenir encore longtemps et fut emporté par la mort.

En ce moment j'avais cinq ans, bien qu'entre les mains de ma grand-mère, mais je vivais une période de peur de douleur et de tristesse. Tous les changements brusques et le départ de ma mère ne me réjouissait pas, bien que dans le village Ntemo « lumière » où désormais je vivais avec la grand-mère l'ambiance y régnait en présence d'autres enfants, mais je n'en étais pas convaincu.

Mon père qui était presque insoucieux, mais il se permit de passer un deuil pendant cinq jours, ensuite

il reprit son rythme habituel de vie. Il n'était pas préoccupé de savoir comment je me portais, ou si j'étais scolarisé comme tous les enfants de mon âge dans le village.

Ma grand-mère avec les aides qu'elle recevait de ses deux filles, donc les deux demi-sœurs de ma mère, s'engagea tardivement à me scolariser pour son plaisir à onze ans. Celle-ci, passa six années de grâce et de joie, malheureusement ce bonheur n'était que passager elle aussi fut emporter d'une manière inopinée sous le sommeil. Je me retrouve à nouveau à seul. Affaibli d'un côté et désarmé de l'autre, je n'avais aucune assistance ni une aide. J'ai commencé à mendier. Je n'avais pas de domicile fixe, je dormais dans la rue, ensuite dans une case de chien, mon ami « Ntomua » autrement appelé disciple, jusqu'à ce qu'un jour Tâta Buana je veux dire monsieur Buana qui avait un penchant pour les enfants dans le village m'accueille chez lui, ainsi de temps en temps nous partons dans ses champs où je m'habituais à travailler de mes petites forces.